

LA GAZETTE DE GUIGNOL



JOURNAL SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, au bureau du Journal, rue de Lyon, 32.
Abonnements: 2 fr. par trimestre.

DISCOURS DE VACANCES

Mes chairs p'tits belins,

Voici le moment infortuné que le mois doux démêle ses fumérons et vient faire ses farettes, dont auxquelles il vous évite à vous y arsocier ensemble z'et en chœur.

En termes aratoires et cacadémiques, vous allez, les gosses, vous « mettre en vacances. »

Ah, ah! z'enfants, ce mot là vous grabotte de joye l'embruni, et fait courir, sus vos deux joues, une paire de souris, nom d'un rat!

Quoique je soye vieux, j'ai z'encore la jugeotte de comprendre cet assentiment d'injubilation, et je le partage insensiblement z'avèque vous.

Y vous tarde, je le sais, de prendre vote volée pour vous escaner où bon que ça vous fera plaisir. Moi de même, je brûle d'aller piquer fine tête dans le Rhône, et de faire une décise jusqu'à Pierre-Bénite. Mais auparavant vous parmettez, c'pas? que nous récapitulassions les maquières sus lesquelles nous avons t'étudié pendant l'année scolaire.

J'ai d'abord à vous faire des éloges insensibles sus les progrès consécutifs et inodores que tout un chacun a pu conssetater dividuellement, tant en particuyer qu'en général.

Ainsi, dans l'histoire surnaturelle de Bouffon, nous avons pouyu, après bien des essitations et des tâtonnements, arriver z'à distinguer la droite, la gauche, et le centre de note corps.

Nos études chamaillatoires nous ont appris les subdivisions de ce même corps, si tellement que le pus

habile carabin pourrait pas, comme nous, en débobiner le casement et la momenclature. Mieux que lui nous pouvons rhabiller z'un membre, le mettre à sa place, et même le changer de côté, sans qu'y z'y paraisse rien, ou si peu que rien.

Brefte, nous sommes si tellement ferrés sus la conssetitution du corps inhumain, que lorsque des mamis croyent qui va crevogner de maladie z'ou de vieillesse, crac! nous li fourrons, par des moilliens à nous connus, pusieurs mois de vie dans le ventre.

Quant à la fisolofie, oh! nous sommes très forts fisolofes, nous pouvons nous en flatter, les gones! Nous avons t'apprié à être au-dessus des misères de l'essistance, et à ne pas nous émuyer des tracasseries de toutes sortes que peuvent nous subvenir d'ici z'ou de là.

La siance fisolofique nous a démontré que Guieu est partout, qu'il fait tout, et qu'il est tout. Que, par inconséquence, il faut tout li rapporter, les bonnes comme les mauvaises choses; ce qui prouve que Madame la supérieure du couvent avait ben raison, lorsqu'en laissant échapper un petit bruit crépitoire et ventreux, elle s'écriait :

« Mon Dieu, je vous l'offre ! »

Parlons voir un peu de l'artimétrique et de la métamatrique.

C'est là, z'enfants, ousque je vous ai reconnus de vrais gones qu'aviont sucé le lait des principes calculaires et positives.

Je vous ai évus aligner des ribambelles de chiffres que ça n'en finisait pus.

Ça vous fesait rien d'ajouter des zéros à la file, qu'on

aurait juré que vous vous teniez tousses par la queue.

Les règues des anciens, vous vous en êtes fiché comme d'une bugne, car vous êtes des hommes du progrès, vous! Et quand, moi, vote porfesseur, je vous posais ce porblème :

« Arditionnez septante-dix allimettes avèque vingtcinq aunes de tissus de soye; »

Vous étiez pas du tout embarrassés, et vous répondiez surbitto :

« Porduît fiscable ou totable : deux francs vingtcinq centimes et demi. »

C'était fort, ça! mais ce qu'était pus fort, c'est que c'était vrai, nom d'un rat! Et vous pouvez, z'enfants, faire la gniaque à tous les Archimerdes des temps passés, présents et à venir.

Descendons d'un cran, et fesons une écurSION sus le domaine de la rébourique.

Là, tout un chacun de vous a brouté z'au rateyer, les uns un peu pus, les autes un peu moins : affaire d'intempérament, de caboche ou de corgnolon!

Tandisse que Pierre japillait comme une canante sans pratique, Paul se contentait de faire des éterruptions interloques, tantôt approbatoires et tantôt désapprobatoires. A côté d'eusses, Jacques parlait le langage des bêtes habillées de soie, en ronflant comme un c...hanoine, que va roupiller après s'avoir abondamment bourré le fanal.

Dans les descours, dont que j'ai t'indiqué la composition, toutes les fleurs de la ribourique y ont passé, à compter depis le lysse le pus blanc jusqu'à l'ivrogne le pus rouge, sans oublier inconséquemment le cocu et toutes les herbes de la Saint-Jean.

J'espère, les gosses, que, de retour dans vos familles et vos chaumières, façon de dire poétivement vos

Feuilleton de la GAZETTE DE GUIGNOL

(5)

HISTOIRE ANCIENNE

A L'USAGE DES MODERNES

II

APRÈS LE DÉLUGE

(Suite)

CHAPITRE XIII

Nous en avons fini avec l'histoire des Juifs, ce peuple qui a tout volé, excepté sa réputation, dit un homme d'esprit qui n'a pas la prétention de devenir historien.

Nous allons revenir maintenant à l'Assyrie, ce qui vaut incontestablement mieux que partir pour la Syrie sur l'air que l'on connaît.

Avec Ninyas, fils de Sémiramis, commence une assez longue kyrielle de rois qui ont négligé d'agrandir leurs états en faisant tuer leurs soldats et les soldats

du voisin, et que l'histoire, toujours polie, a décoré du nom de « rois fainéants. »

Sardanapale est le plus connu de ces rois.

Il avait pris l'excellente habitude de fixer la durée du service militaire à un an. Son but était d'empêcher ses soldats de nouer entre eux des relations suivies, et, conséquemment, de comploter contre sa sûreté. Car il a été reconnu de tout temps qu'une réunion d'hommes, même astreints à la discipline militaire, ne saurait occuper ses loisirs autrement qu'à méditer les plus noirs complots contre la sûreté de l'Etat et la vie du souverain, ou s'affilier à l'Internationale.

Malgré ces précautions, deux chefs de légions réussirent à soulever quarante mille hommes contre Sardanapale, qui les battit à trois reprises différentes, et les aurait anéantis sans une fatale circonstance qui se rapproche de la conduite de Grouchy à Waterloo et de Faily dans la marche sur Sedan.

Enfermé dans Ninive, Sardanapale s'y défendit deux ans avec une énergie inattendue. Les assiégeants charmèrent leurs loisirs en composant une petite chanson dont le refrain est venu jusqu'à nous :

Cet animal est très méchant
Quand on l'attaquait il se défend.

Enfin, se voyant vaincu, il aima mieux mourir que de rendre son épée, et se fit brûler avec toutes ses femmes.

Malheureusement, ses cendres n'ont pas été conser-

vées, sans cela un personnage bien connu aurait pu s'en servir pour nettoyer « ses dents. »

En ce temps-là, vivait le prophète Jonas, qui ayant refusé de prophétiser et s'étant déclaré en grève, fut avalé par une baleine.

Mais lui malin avait eu la précaution de s'envelopper comme un saucisson dans un numéro du *Courrier de Lyon*, journal très-coriace, contenant un article de M. Pérussel. La baleine ne put pas le digérer, et le... rendit au bout de trois jours.

Très fort sur les mathématiques, Jonas se tint ce raisonnement profond : « Je suis resté trois jours dans la baleine, donc Ninive n'a plus que trois jours à vivre. »

Naturellement cette prédiction ne s'est pas plus réalisée que celle qui annonçait la fin du monde en l'an 40, mais l'histoire ne dit pas que Jonas fut poursuivi pour fausse nouvelle.

CHAPITRE XIV

Ici nous retrouvons les juifs qui s'étaient, on le sait, divisés en deux catégories. Nous ne savons pas si ceux qui se trouvent mêlés à ux révolutions successives du royaume d'Assyrie sont les bons ou les mauvais juifs, mais, pour ne pas nous tromper, disons que ce sont les mauvais.

Les rois d'Assyrie se succédaient avec une rapidité sans égale. A peine un usurpateur avait-il pris posses-

châteaux, vous perdrez pas le fruit de ces fleurs chéries que vous avez recortées dans le parterre où que vous avez coulé des jours si limpides, en la sorciété des grands aurateurs antiques et modernes.

Ouf! Gnafron, fais-moi circuler le verre et la dame-jeanne.

« Humanités! humanités! »

C'est le cri que vous poussez tousses, mes p'tits belins, à la sortance de vote troisième.

Dans cette classe, l'écolier accomme à devenir un grand garçon, apte à fumer et à fréquenter le commerce de la Muse et des Grasses.

Vous avez ben rigolé z'avéque la parmière, témouines vos œuvres de litre à ratures dont que les vers s'amusement à les déchicotter. Quant aux Grasses, vous les avez envoyé paître, et vous avez ben fait.

Faut z'à la jeunesse des colombes que puissent d'autant mieux se frusquer z'à la mode qu'elles sont pus dépourvues de ça. Au moins elles se bourrent de coton plein l'estome, elles se flanquent une tournure à l'endroit irrespèquetable, elles se badigeonnent de rouge, de blanc ou de bleu, selon que le vent souffle d'ici z'ou de là. Tandis que, à l'incontraire, les Grasses c'est pas fait à la commission : c'est potelée, faut que ça reste idème. C'est rougeaud, c'est paysan, c'est commun, faut laisser ça aux fonctionnaires de Vénissieu, aux partageux et aux canuts.

Et, là dessus, on jette les Grasses aux z'équevilles.

Mais qu'y faire? un élève d'humanité est pas tenu d'être accompli, vu que cette classe est pas le dernier échelon pour grimpotter dans le bac à lauréats.

Vous bajaffera-t'y touchant les classes inférieures? Je ferai-t'y reluire à vos chassis le lapin dont que vous avez nourri vote intelligence jusqu'en troisième? Et cette langue de Graisse, dont que quelques-uns parmi vous en ont tant bafé qu'on les dirait de véritables descendants d'Homère, capables de figurer avec horreur dans les pus hautes sorciétés?

Ce qui m'a surtout mis le gigier en émotion, c'est de reluquer les progrès que vous avez accomplis en autographe.

Car, Messieurs, ne l'oublions pas, l'autographe est ce qui vous fait vivre un homme *ad vitam etrenam*.

Cadet Roussel a pas voulu mourir sans autographe, et d'arnièrement nous avons évu un magistrat gausser un témoin qui avait fait un autographe qui n'en avait radicalement pas.

Sans autographe, pas d'écrivains publics, pas de grand ni de petit homme, pas de Guignol d'entier, de thiers, ni ducarre!

Aussi, les gones, en varité, en varité je vous y dis! apprenons l'autographe, et si nous la savons, perfectionnons l'autographe, car, comme l'a débobiné Danton,

sion du trône, qu'un autre usurpateur s'empressait de l'assassiner et de prendre sa place.

Aussi les rois d'Assyrie ne se gênèrent-ils pas pour venir à Samarie et à Jérusalem, mettre le peuple juif à contribution.

Il est vrai que ces rois étaient de bien terribles gens, batailleurs en diable, et ne laissaient jamais passer une année sans se quereller avec leurs voisins.

L'un d'eux, Sennachérib, le Napoléon (premier) de l'époque, étendit sa puissance aux quatre points cardinaux. Il alla combattre jusqu'en Egypte, où son armée fut mise en fuite par une multitude de rats, qui n'étaient pas de l'Opéra.

C'est pour parer à cet inconvénient qu'un auteur bien avisé créa la *Chatte blanche*.

A son retour d'Egypte, Sennachérib fut assassiné par deux de ses fils qui, du reste, ne profitèrent pas de leur crime, car ils furent chassés par Asar — et non par hasard — troisième fils de Sennachérib.

La Fontaine s'est empressé de mettre cette scène en vers sous le titre : *Les voleurs et l'âne*, titre peu flatteur pour les parties en cause.

CHAPITRE XV

Asar s'empara de Jérusalem et emmena en captivité toute la population, y compris le roi.

C'est vers la même époque qu'un de ses généraux, nommé Holopherne, eut la tête tranchée par Judith.

un mami qu'avait pas la langue, ni aute chose, dans sa poche :

« De l'autographe, toujours de l'autographe et encore de l'autographe ! »

Mes chairs enlèves, après les complimentations im-
mérités que je vous ai décrochées par la voix de mon organe en chanteur, qu'il me soye parmi de faire quelques reproches à certains d'ente vous autes.

Mossieu de Saint-Henri a, par essemple, suivi avé-
que trop d'arsiduité les leçons irrégulières de l'aumô-
nier, au grand dommage de ses études littéraires et
scientifiques. A tel point que, quand il en avait ortenu
un, de bon point! pour avoir fait z'une déclinaison ou
une varision sans faute, vitement y s'en allait passer
deux heures à la chapelle chanter un Thé Déomme au
saigneur en aquetions de grâces.

Faut de la dévociion, mon garçon, mais pas trop
n'en faut! Et si ton papa t'envoillait cent sous pour
tes étrennes, je reluque pas invisiblement dans cette
orption la main de la Providence, pour tu ayassas-
ses besoin de remercier Gieu de la lettre chargée qui
t'a été z'adressée par l'auteur paternel de tes jours.

De même Mossieu César qui, déjà pour son âge, ba-
varde comme un arvoct et est roué pire qu'un auver-
gnat! Volait-y pas, ce matru galopin, montrer, en ar-
thimétrique, que deusse et deusse font vingte-deusse,
et que, dans l'ardition de cinque et cinque, y fallait
poser zéro et retenir tout?

Vraiment, Mossieu César, vous irez loin, si... Enfin,
sufficit!

Je veux pas m'étendre davantage sur l'enlève Louis
qui, sous le prétesque qu'il a t'appris l'histoire surna-
turelle et l'anatomique, soutient nergiquement qu'il
peut, toujours et failliblement, appliquer le remède au
mal.

Je parle pas de ces écoliers, les darniers de leur
course, que font leurs inhumanités, leur ribourique,
leur fisolophie, et céléra, rien que parce que leurs ca-
marades leur en donnent l'essemple.

Je parle pas de ces esprits qui trouvent toujours
bien ce qui est, les barbarimes comme les solécimes.
Je parle pas de ceusses que veulent réformer toute la
cuisine de la litre à rature, et voudraient faire des
fricots à leur fantésie, que ça vous donne des envies de
leur gueuler : Hue! toupies!

Je parle pas de ces brouillons qui, par contrariété,
vous soutiennent, avéque Josué, que le soleil tourne à
l'entour de la terre.

Je parle pas de ces monteurs de coups qu'ont, sans
cesse, un congé z'à demander, ou pour s'en aller ache-
ter une paire de gands, ou pour faire retourner leur
veste à l'anvers; de ces foireux que lèvent à chaque

jeune veuve d'une grande beauté, qui avait réussi à le séduire.

En récompense de cette belle action, Judith reçut
les félicitations du maire de sa commune et la médaille
de Sainte-Hélène, accompagnée d'une mention à l'*Offi-
ciel*.

C'est aussi vers ce temps que les Assyriens eurent à
combattre les Médes, peuple maléfisant qui, détruit
une première fois, ressuscita sous le nom de re-Médes,
et dont l'histoire la plus complète se trouve dans les
dictionnaires de méde-cine.

En ce bas monde, toute chose a une fin, même les
empires (heureusement!) L'empire d'Assyrie finit à
peu près comme toutes les monarchies passées et futu-
res, par une révolution.

C'est sous le règne de Sarac, un deuxième Sarda-
napale, que la révolution éclata, sous l'inspiration
d'un nabot nommé Paul Assar. (Les historiens écri-
vent Nabopolassar.) Sarac, assiégé dans Ninive, mit le
feu à son palais et se laissa brûler avec ses femmes et
toutes ses richesses.

Les Prussiens, qui ont la prétention de connaître
l'histoire, nous ont donné une nouvelle représentation
de ce spectacle, sur la personne de plusieurs franc-
tireurs, au château de Pouilly, près Dijon.

La destruction de Ninive fut chantée en vers latins,
par le prophète Nahum, inventeur des cafards.

Cet événement s'accomplit en l'an 606, un numéro
qui a conservé une grande célébrité, même dans l'in-
ternationale.

instant les arpions pour qu'on leur permette de partir
pour la « Chirie, » comme jouaient les orgues de bar-
barie, sous l'an pire de Badinguet.

Je parle pas... Non, je parle pus, les gosses, car je
vitre que vous pioncez, ou bien que le prussien vous
démange, pour que vous levassiez le sierge.

Donque, en vacances, z'enfants! En vacances pour
de bon! et égossillez-vous pour crier z'avéque moi,
comme si qu'on vous arrachait la mâchoire et la tête à
Luco :

« Vive... »

GUIGNOL. »

LES SATIRES DE GUIGNOL

UN OUVRIER-MOUCHE

GNAFRON.

On a vu bien des fois un râcleur sans archet,
Un monarque sans sceptre, et Gnafron sans tranchet,
Mais Guignol sans bâton? Ça me semble au moins louche!

GUIGNOL

Je l'ai cassé, mon vieux, sur le dos d'une mouche.

GNAFRON

Rien qu'une chiquenaude eût suffi pour cela,
Et pas n'était besoin de coups de picarlat.

GUIGNOL

L'insecte, dont je parle, avait quasi ta taille;
Il était donc urgent, Gnafron, que la canne aille...

GNAFRON

Canaille, tu le dis! mais il faut le prouver.

GUIGNOL

Regrolleur par métier, tu pus...

GNAFRON

Hein?

GUIGNOL

... Te trouver

A chasser les agents de cette Compagnie,
Dite le P.-L.-M., parce qu'elle manie
Paris, Lyon, Marseille, au gré de ses tarifs.
Souvent ton tire-pied les étrilla tout vifs,
Lorsqu'ils te commandaient — honnête clientèle! —
Des paires de grollons ayant double semelle,
Pour recevoir sans gants le public besogneux,
Et tous les employés qui sont au-dessous d'eux.

Car c'est surtout en haut qu'il nous faut frapper ferme,
Les défauts des petits ont très souvent leur germe
Dans les vices des grands; et quand un ouvrier
En vient à « moucharder » ses frères d'atelier,
Voyez derrière lui, voyez la main du maître,
Cette main qui le pousse à devenir un traître.

GNAFRON

Mais enfin conte-nous des faits particuliers.

Ce n'est que vingt-quatre siècles après qu'un diplo-
mate du nom de Botta, qu'une place de consul avait
« botté, » fit des fouilles et retrouva la place exacte où
Ninive avait été bâtie.

Les insulaires, qu'une longue fréquentation avec
les Juifs avait habitués à considérer l'or comme le nerf
et le but de toutes choses, et qui, de plus, avaient lu
les Fables de La Fontaine, s'imaginaient naïvement
que M. Botta était à la recherche d'un trésor aussi
considérable que celui du comité central.

Le diplomate eut beaucoup de peine à les dissua-
der.

Grâce à son énergie et à son habileté, l'emplacement
de Ninive est aujourd'hui mieux connu que celui
d'Alise, qui n'est pas Alaise, malgré les « savantes re-
cherches » de l'auteur de la *Vie de César*.

Nous allons maintenant nous occuper des succes-
seurs de Nabopolassar, le fondateur du royaume de
Babylone.

Passons une éponge discrète sur les actes des pre-
miers rois, qui sont, du reste, enveloppés d'un mystère
prudent, et occupons-nous du plus célèbre de tous, le
fameux Nabuchodonosor.

ARCHINOÉ.

(La suite au prochain numéro.)

GUIGNOL

J'allais, me promenant dans de vastes chantiers,
Gnafron, quand tout à coup je heurte avec ma trique
Un calepin crasseux, vénérable relique.
Je le prends et le lis : ce carnet contenait
Mille délations que son auteur signait.
Cet ouvrier vendait ses semblables, l'infâme !

GNAFRON, *goguenard.*

Bah ! ces notes servaient à distraire sa femme.

GUIGNOL, *de même.*

Oui, le secret eût bien été sauvegardé !
Mais qu'il ait femme ou non, le gaillard a garde,
En souvenir de moi, plusieurs paires de cornes
Et de coups de bâton.

GNAFRON

Tu dépassas les bornes,
(Permetts-moi de le dire), en agissant ainsi.

GUIGNOL

Comment ? Explique-toi, Gnafron.

GNAFRON

Eh bien, voici :
Tu devais tout d'abord faire ouvrir une enquête
Pour savoir si ton homme était mouchard ou... bête.

GUIGNOL

Vraiment, il eût été bête à manger du foin
Si, pour son seul plaisir, il avait pris le soin
De noter ces détails ; et dans ce cas encore
La bête était nuisible, et mon gourdin s'honore
D'avoir fait moulinet sur ce sot animal.

Mais pourtant, d'habitude, on ne fait pas le mal
Si le vil intérêt n'est point là qui vous guide.
L'homme ne se fait pas un délateur sordide
Pour le plaisir de l'être, et par amour de l'art.
Eh bien, je te le dis, que l'on gratte un mouchard
Et l'on retrouvera la peau d'un homme... d'ordre.
Voilà mon dernier mot, et ne veux en démordre.

GNAFRON

De tout ce que tu viens, Guignol, de me conter,
Tire moi la morale, avant de nous quitter.

GUIGNOL

La morale est, qu'après avoir cassé ma trique
Sur le dos du valet, je vais dans ma boutique
Chercher mon picariat le plus gros, le plus long,
Afin de caresser l'échine du patron.

COGNE-DUR.

LETTRES

SUR

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LYON

II

Au Père Fringolardus, au couvent de X...

Mon très cher Frère,

Je suis arrivé dans cette Sodome que vous connaissez, au moins de réputation, et mon premier soin est de vous faire part de mes impressions.

Je dois vous dire tout d'abord que mon voyage a été très-mauvais. Arguant de ma robe et de mon caractère, j'allais presque dire de mon sexe, j'avais demandé un compartiment réservé, comme celui que l'on destine aux dames seules. Toutes mes démarches auprès des employés du chemin de fer ont été inutiles, et j'ai dû supporter, pendant plusieurs heures, l'odeur des pipes et des conversations de plusieurs militaires qui s'en allaient en congé définitif, et parlaient de tous les genres de plaisirs qu'ils ont l'intention de se procurer.

Mais l'accueil bienveillant qui m'a été fait, grâce à votre recommandation, au couvent de Sainte-Hélène, m'a vite fait oublier cette légère contrariété ; et, dès le lendemain de mon arrivée, j'allais, complètement remis, visiter l'Exposition.

Par une singulière coïncidence, mon très cher Frère, les bâtiments de l'Exposition sont construits juste en face de la demeure de cet hérétique si funeste à notre sainte corporation, et que vous devez connaître au

moins de nom, le fameux citoyen Vassel, maire de Caluire.

Ce voisinage est peu fait pour assurer à l'entreprise la protection divine, et il eût été certainement plus convenable de placer les constructions en un lieu plus rapproché de Notre-Dame de Fourvières.

Mais peut-être les initiateurs ont-ils négligé de prendre sur ce point l'avis des personnes compétentes. Pourvu que cette imprudence et cette légèreté ne leur causent aucun désagrément.

Je me suis arrêté quelques instants à contempler la façade d'entrée, qui offre une vague ressemblance avec la façade de notre nouvelle chapelle, toutes proportions gardées ; puis je me suis introduit dans le sanctuaire.

Je vous l'avoue, mon très cher Frère, j'ai marché d'étonnements en éblouissements.

A peine avais-je franchi le seuil de la première galerie, que les sons mâles et harmonieux d'une cloche vinrent frapper mon oreille, semblant m'inviter à la prière. Je m'approchai, et je fus ravi à la vue de plusieurs cloches de moyenne grosseur, charmantes, admirables, éblouissantes.

Vous l'avouerez-je ? Je cédai aux mouvements de mon cœur, je m'approchai, et... je fis rendre à ces cloches plusieurs sons.

Ah ! mon très cher Frère, parlez, je vous prie, de ces cloches à notre bonne marquise de Fortemine, à notre maire, à notre adjoint, à tous les habitants ; parlez-en même à ce jeune notaire que je soupçonne fort de franc-maçonnerie et de libre-pensée. Il nous faut absolument une de ces cloches pour notre chapelle.

Je m'avançais, considérant d'un œil curieux les objets charmants qui s'offraient à ma vue, et tout particulièrement les machines à coudre, quand soudain je m'arrêtai, ravi, charmé.

Au milieu d'une immense salle, s'élevait un autel superbement paré. De chaque côté, des ornements, des statues magnifiques, le tout dans un harmonieux désordre. Ah ! mon ami, si vous le voulez, et vous le voudrez, j'en suis sûr, nous aurons avant peu dans notre chapelle quelques-uns de ces superbes ornements et plusieurs de ces saintes images.

Je connais votre influence auprès de madame la marquise, et votre zèle pour tout ce qui touche à la magnificence de nos cérémonies religieuses, et je suis rassuré.

Je crois, Dieu me pardonne, que si la foule ne m'avait pas, à plusieurs reprises, bousculé et presque renversé, je ne serais pas allé plus loin.

Que de regrets je me serais préparé !

Dans la dernière galerie, au milieu d'étoffes d'une richesse incomparable, j'ai vu... des surplis... des chasubles... des étoles... Je renonce à vous les dépeindre. Mais, croyez-moi, il faut que vous décidiez madame la marquise à venir faire une visite à l'Exposition de Lyon.

En lui recommandant d'examiner tout spécialement la galerie des étoffes, nous pourrions, je l'espère, figurer dignement à la première procession.

Je suis, mon bien-aimé frère, etc.

FR. GABELLUS.

CHOSSES ET AUTRES

Sur la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, l'Administration recevra désormais des Abonnements au prix de 2 fr. par trimestre, pour toute la France. — Adresser les demandes au bureau du Journal, 32, rue de Lyon.

Saluons d'un dernier adieu le citoyen Chaverot, que nous avons accompagné mercredi à sa dernière demeure, au milieu d'un concours immense.

Chaverot était un ouvrier, un peintre-décorateur, et son intelligence comme son républicanisme l'avaient désigné au choix de nos concitoyens pour diriger les intérêts de la cité.

Adjoint au maire de Lyon, il en remplit les fonctions de manière à... amener contre lui les journaux dits de l'ordre, qui ne pouvaient lui pardonner d'exercer un état manuel.

Il est mort, et a voulu être enterré civilement. A cette occasion, ses pieux adversaires lui décochèrent leur dernier trait *spirituel*, ce que nous appelons, nous, le « coup de pied de l'âne. » Mais ses amis, et ils sont nombreux, conserveront sa mémoire.

Cette pensée est la suprême consolation de l'honnête homme mourant, et elle a été celle de Chaverot qui, s'il n'a point voulu que des discours fussent prononcés sur sa tombe, se reposait sur nous du soin de lui garder un fidèle souvenir.

Un journal annonce que M. Tharel aurait refusé de laisser exposer dans ses galeries l'épée d'honneur offerte au colonel Denfert par les mobiles du Rhône.

Nous ne pouvons croire à un tel refus et nous attendons les explications que voudra bien donner le directeur de l'Exposition pour nous livrer à des commentaires.

Le *Maudit* a été condamné lundi, par la cour d'assises du Rhône, à huit mois d'emprisonnement, pour avoir publié un extrait du livre de Dupuis, condamné en 1822.

La défense a été présentée par M^e Andrieux.

Aujourd'hui, samedi, la *République républicaine* est traduite devant la même cour d'assises, et sera défendue par M^e Mie et Frémont.

P.-L.-M.!!

Il a eu lieu !!!

Cet événement considérable est depuis une semaine le sujet des conversations étonnées de tous les Lyonnais, de Perrache à Saint-Clair et de Fourvières aux Brotteaux.

On a déjà deviné que nous voulions parler du fameux TRAIN DE PLAISIR organisé par la compagnie P.-L.-M.

Partis samedi de Paris, à dix heures du soir, les 30 heureux mortels favorisés du sort pour avoir pu se procurer des billets à la gare de Mazas, ont fait leur entrée triomphale dans nos murs, dimanche matin, vers onze heures.

C'était un beau spectacle !

Tous ceux qu'une robuste constitution n'avait point aguerris contre les fatigues d'une pareille route, sont allés se mettre au lit.

Les autres, en petit nombre, se sont immédiatement rendus... chez le pharmacien, où ils ont fait une bonne provision d'arnica. De là, ils se sont dirigés, clopin-clopant, et se frottant les côtes, vers un restaurant.

Après un copieux déjeuner, suivi de quelques heures d'un repos plus que nécessaire, ils prenaient la route de l'Exposition.

Arrivés au guichet, six heures sonnaient, on fermait les portes des galeries, et ils ont dû se rejeter dans le parc, d'où la pluie les a chassés.

Le lendemain, ceux qui ont l'habitude de se lever, en temps ordinaire, à 9 heures, étaient debout dès six heures du matin. Item, ceux qui s'étaient mis au lit dès leur descente du train dit de plaisir.

On déjeûne, et on se dirige en causant vers la place Bellecour, pour prendre l'omnibus qui conduit à l'Exposition.

Au moment où ils vont franchir les tourniquets tant désirés, les voyageurs tirent leurs montres. Hélas ! il est dix heures, et comme le train — de plaisir, toujours — repart à une heure, on n'a plus que le temps de reprendre l'omnibus, rentrer à l'hôtel, payer sa note et se faire conduire à la gare, où l'on arrive juste... pour manquer le train — de plaisir.

Voilà quel a été, à Lyon, l'emploi du temps pour plusieurs voyageurs que, désireux d'être bien infor-

més, nous n'avons pas perdu de vue un seul instant.

D'autres ont été mieux avisés. Dès leur arrivée, ils ont vendu leurs tickets de retour, et, libres désormais, ont passé à Lyon quelques jours pleins de douceur et de charme. C'est pour cela que lundi, des billets de retour, Lyon à Paris, se vendaient dans la cour de la gare de Perrache, depuis 2 francs jusqu'à vingt sous.

Mais nous devons pardonner beaucoup à la compagnie P.-L.-M. parce qu'elle aime beaucoup... les pèlerins et les pèlerinages.

Nous ne voulons pas supposer que les administrateurs de la riche compagnie ont voulu jouer aux Lyonnais et à leur Exposition un plaisant tour. Nous aimons mieux mettre cette mauvaise farce, qui s'appelle le train de plaisir de dimanche dernier, sur le compte des préoccupations que cause depuis un mois, aux grands maîtres du P.-L.-M., l'organisation d'un autre train de plaisir pour la Salette. Au moins celui-ci est sérieux, les pèlerins ont huit jours de répit pour faire leurs dévotions. On ne peut songer à laisser moins de temps aux pèlerins du travail et de l'industrie.

STEPHEN.

COUPS DE PICARLAT

M. DE LA GRIFFARDINE

M. de la Griffardine est l'écrivassier factotum de la *Girouette politique*.

Rédacteur en chef, chroniqueur, reporter, collaborateur, correspondant pour la France et l'Étranger, de sa feuille la mieux renseignée de la province et de la capitale, il plie son nom aux exigences des articles. Comme ses opinions suivent le courant des événements et s'en vont à vau-l'eau.

M. de la Griffardine signe l'article de fond; Griffardinus fait des causeries scientifiques; Griffardin s'occupe des nouvelles locales; don Griffardino élabore des correspondances espagnoles où le prétendant Carlos est appelé « roy » en langage castillan; signor Griffardini envoie de ses bureaux italiens, situés en France, une série de lettres dans lesquelles il assiste à la bénédiction *urbi et orbi*, collationne dans les soirées du Vatican et baise la mule du pape; Griffard gâche les remplissages du journal; et l'écrivain, qui ne fait que poser sa griffe, cuisine les entrefilets.

Au fond, tous ces personnages sont un seul et même individu, une bête à plusieurs têtes, surplombant un corps du sexe masculin, inscrit à l'État-civil de Pouilleux-les-Canards, sous les nom et prénoms de Crétinard Jacques-Jérôme.

Crétinard a appris l'ortographe autant qu'il pouvait l'apprendre chez les ignorantins de son village.

Le curé lui a donné une teinte de latin et de grec, et je ne sais par quel concours de circonstances on le retrouve garçon de librairie dans la petite ville voisine, puis rédacteur en pied et unique d'une revue au moins bi-annuelle.

Conscience souple, opinions *idem tono*, et le tout à l'avenant, Crétinard a prospéré et « progressé », dit-il.

Aujourd'hui il est M. de la Griffardine, directeur politique de la *Girouette*; le savant Griffardinus traitant de *omni re scibili et quibusdam aliis*; Griffardin, le novelliste du crû; Griffardino, l'espagnol; Griffardini, l'italien, etc.

— Quelle lourde « charge » Crétinard soutient de son épaule herculéenne! allez-vous vous écrier.

Je répondrai que c'en est une bien bonne, de « charge! » que le métier qu'il fait.

Des journaux dans la main gauche, une paire de ciseaux dans la droite, il coupe, coupe, coupe.

Exemple: Recevoir une correspondance de Paris.

Théorie — *Un temps et un mouvement prolongé*. — Enfoncer la pointe des ciseaux dans le cœur des feuilles parisiennes, et remuer les doigts de façon à ce que

les deux branches de l'outil opèrent des coupures plus ou moins intelligentes.

Pour les articles de polémique, de science, etc., prendre les idées de son voisin, lui en emprunter les termes, en entremêlant le tout de fautes de français ou de quelques balourdises, afin de dissimuler la véritable source, et donner au plagiat la couleur propre à la *Girouette*.

Quant aux renseignements locaux, il n'est pas malin de s'en procurer. On copie son confrère, qui est en avance de deux heures sur vous, on dénature le récit afin de paraître mieux informé, on brode des détails si l'imagination fonctionne en ce moment dans le cerveau de Crétinard, et l'on met crânement en tête: CHRONIQUE.

On allonge la sauce avec des canards que des farceurs font éclore dans la boîte aux poulets, placée dans l'allée, et s'il en est besoin, on invente, pardieu! on invente, quoique Crétinard de la Griffardine soit, il faut l'avouer, un bien médiocre inventeur.

Nous citerons comme modèle du genre une invention, appartenant en propre au *Salut public*, et dont le brevet s. g. d. g. a été pris par ce journal, il y a environ trois mois:

Un jour — était-ce le matin, était-ce le soir? nous ne savons — le *Salut public*, *horresco referens!* racontait en détail un horrible crime qui s'était perpétré dans le quartier de Perrache.

Une bande de vauriens, ce devait être des communaux, faisait un bruit infernal devant une maison. Le propriétaire accourut pour faire cesser le tapage. L'imprudent!

Aussitôt une grêle de pierres brisent toutes les vitres de l'immeuble en question, le propriétaire est saisi, assommé, traîné dans la rue, et finalement... on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

Je le crois bien! puisqu'il s'était envolé en vrai canard qu'était le récit du *Salut*.

Je ne mets pas ce volatile sur la conscience de M. de la Griffardine, qui n'écrit que dans la *Girouette*, mais M. en mange de pareils, sinon de plus gros, et un journal politique, qui se respecte, doit laisser ce mets coriace aux petites feuilles de chou, comme la *Gazette de Guignol*.

M. de la Griffardine a plusieurs faces, ainsi que je crois l'avoir dit, il en change même si souvent que mon picarlat ne peut le peindre en une seule séance.

Si j'allais faire emplette d'une tavelle toute neuve pour le retoucher?

POLICHINELLE.

TRIBUNAUX

Nous voulons retenir du procès qui vient de se dérouler devant le tribunal correctionnel, un seul incident, celui qui, à nos yeux, est le plus important.

Nous voulons parler de la verte semonce infligée au *Courrier de Lyon*, par M^e Mie.

On se rappelle qu'au lendemain de leur arrestation les prévenus furent accusés, par le journal que nous venons de citer, d'avoir fait verser à certains négociants, dont on donnait les initiales, des sommes de 4,000 fr. et plus, à titre de prime d'assurance contre l'incendie et le pétrole.

Cette calomnie, aussi grossière qu'odieuse, était publiée sous le voile d'une allusion dont la transparence n'échappait à personne, et aujourd'hui le *Courrier* se retranche derrière ce faux-fuyant que personne n'a été désigné par son nom.

M^e Mie a fait justice de cette conduite singulière. En termes indignés, il a fait appel aux hommes de bonne foi qui l'entouraient, aux représentants de la presse, nombreux dans l'enceinte du tribunal, et leur a demandé si, quand on agit de la façon aussi déloyale, on honore la corporation à laquelle on appartient.

« Les hommes qui ont de tels instincts, a-t-il dit, devraient briser leur plume et entrer dans la section de

police qui leur convient, celle des agents provocateurs. »

Nous aurions été heureux de voir les paroles si pleines de cœur et de loyauté prononcées par M^e Mie, approuvées par la presse de toutes les nuances. La dignité du journal eût été grandie si le public avait eu la certitude que dans les polémiques auxquelles nous nous livrons nous ne voulons prendre pour règle que la justice.

Mais, malheureusement, le proverbe dit: « qui se sent morveux se mouche. » Et certains journaux de Lyon qui ont sur la conscience quelque calomnie petite ou grosse à l'adresse de leurs adversaires, n'ont pas pris la leçon du bon côté. C'est tant pis pour l'honneur de la presse lyonnaise!

La moralité que nous voulons tirer de l'incident, c'est que, si l'on ne prend pas de gants pour parler au *Courrier*, on fera bien d'en mettre pour le toucher.

PATHELIN.



BUGNES ET MATEFAIMS

Vous connaissez la touchante histoire de *Roméo et de Juliette*.

Il n'y a pas lieu de douter que l'amant ne possédât tout ce qu'il fallait pour calmer les feux de l'ardente Juliette, puisque...

— Puisque...?

— Il s'appelait *Rhum-et-eau*.

Dernier écho de classe:

— M. Jules, vous aurez vingt-quatre heures de retenue pour vous apprendre à conserver celle que vous n'avez point eue.

L'écolier, à part. — Pointu, toi-même!

Pendant les longs mois de l'année scolaire, nos lycéens ne se font pas faute d'appeler le collège un « bagne, » et de se comparer à des « forçats. »

Aussi avec quel plaisir se mettent-ils en rupture de bancs!

HEBROMADAIRE.

GRAND-THÉÂTRE
DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS
TOUS LES SOIRS
LA CHATTE BLANCHE
GRANDE FÉERIE
En 3 actes et 24 tableaux, de MM. Cogniard frères, jouée par les artistes du théâtre de la Gaîté, de Paris. — Décors et costumes entièrement neufs. — Trois grands ballets, réglés par M. Justamant, et exécutés par 100 danseuses. — A dix heures le splendide
TABLEAU DES OISEAUX
On commencera à 7 heures 3/4.
AVIS. — Le Bureau de location est ouvert, tous les jours, de 10 heures du matin à 6 heures du soir, à la façade du théâtre, sous le grand vestibule. On peut s'y procurer à l'avance des places pour toutes les représentations de la *Chatte Blanche*.
CLOTURE LE MARDI 20 AOUT

Théâtre des NOUVEAUTÉS

LES BRIGANDS

musique d'Offenbach.

Concerts de BELLECOUR

Tous les soirs, l'Orchestre LUIGINI

A CÉDER pour cause de santé, un FONDS DE CAFÉ, situé dans un des bons quartiers de la ville, et pouvant être transformé en restaurant. — Agencements en bon état, clientèle sérieuse.

S'adresser à la Librairie centrale DELAIRE, rue du Bât-d'Argent, à Lyon.

Le Gérant: E. BERNARD.

Lyon, Association typographique. — Regard, rue de la Harpe, 12.

Eugène Bernard